

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

VOL. IV.

MONTRÉAL, LUNDI, 1ER MAI 1871.

No. 1

SOMMAIRE du No. 1—1er. Mai, 1871.

Agronomie.

LA ROUTINE VAINCU PAR LE PROGRÈS.—

Deuxième partie. Chapitre II. Arrachage des betteraves. Silo pour les conserver. Choix des portes-graines et leur importance. De l'avantage de bien nourrir les gens qui travaillent. Chapitre III. Histoire de Marie, servante de Marguerite. Ce qui arrive aux laboureurs qui quittent leur charrette pour faire du maquignonage. Chap. IV. Comment Routine s'arrange avec M. Robin. Il va avec sa femme chercher de l'argent chez ce vautour. Premier payement à Progrès.....

UN DEMI-ARPENT DE TERRE EN JARDIN PAIE MIEUX QUE TROIS ARPENTS SUR LA FERME.....

DU DRAINAGE DES TERRES.—(Suite et fin.) Drainage des surfaces irrégulières. Drainage partiel. Calibre des tuiles. Nivellement. Profondeur et distance des drains. Confection des fossés. Manière de remplir les tranchées. Drains de branches.....

Notes de la Semaine.

A NOS LECTEURS.....

FLEUR DE PATAPE.....

VÉRITÉS AGRICOLES.....

MANIÈRE DE RÉCOLTER LA GRAINE DE TRÈFLE.....

GRAINES FRANÇAISES.....

ACQUISITION.....

ANIMAUX.....

LA "SEMAINE AGRICOLE.".....

EXPOSITION DU COMTÉ D'HOCHELAGA.....

Horticulture.

RAISONS POUR LESQUELLES ON EST, QUILQUE-FOIS, PEU SATISFAIT DE SES GRAINES. 10

Illustrations.

Drainage des terres.—14 gravures.....

Cheval Canadien.....

Cheval Normand.....

LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....

La routine vaincu par le progrès.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. II.

ARRACHAGE DES BETTERAVES.—SILO POUR LES CONSERVER.—CHOIX DES PORTE-GRAINES ET LEUR IMPORTANCE.—DE L'AVANTAGE DE BIEN NOURRIR LES GENS QUI TRAVAILLENT.

Les semaines d'automne finies, Progrès pensa à arracher les betteraves. On était au 5 novembre, et on pouvait craindre les gelées ; et, bien que les betteraves qui ont beaucoup de feuilles ne redoutent pas les gelées légères, il avait hâte de les rentrer.

Le temps était beau, on avait l'été de la St. Martin ; et comme les beaux jours sont rares dans cette saison, Progrès et Marguerite pensèrent qu'il fallait en profiter, et mettre beaucoup de monde à la besogne. C'était un travail très facile que d'arracher des betteraves, de leur couper le collet, comme on le fait, pour les empêcher de pousser l'hiver, et de les débarrasser de leurs feuilles et de la terre qui reste attachée à la racine.

Marguerite et Éléonore furent chargées par Progrès de faire choix des travailleurs, et elles prirent de pauvres vieilles femmes et des enfants ; c'était le moyen de leur faire gagner un peu d'argent, chose fort rare pour eux, et leur faire manger une bonne soupe à la viande, ce qui ne l'était pas moins.

Progrès différait encore de ses voisins, pour la nourriture de son monde. M. Martineau lui avait dit que, lorsqu'il était à l'armée, il avait remarqué que les soldats étaient bien autrement vigoureux, et même courageux, lorsqu'ils étaient bien nourris, que lorsqu'ils recevaient une nourriture mauvaise ou insuffisante, ce qui leur arrivait quelquefois, parce qu'on ne trouve pas toujours de quoi à donner une bonne ration quand on est en campagne. Il avait également entendu dire par des gens habitués à faire faire de grands travaux, à bras d'homme, que

le travail était toujours proportionné à la qualité et à la quantité de nourriture que les travailleurs recevaient, sans pour cela qu'il fut nécessaire qu'elle fut délicate.

Cela avait déjà paru un peu extraordinaire à Marguerite, qui nourrissait assez bien son monde pour le pays, mais pas assez bien, suivant M. Martineau.

Marguerite cependant ne demandait pas mieux que de bien faire, et en sa qualité de bonne ménagère, elle se rendait compte de tout.

Elle avait essayé de donner du porc salé trois fois à ses gens, par semaine, au lieu d'une fois, comme elle avait l'habitude de le faire auparavant, et elle avait vu que la consommation du pain avait sensiblement diminuée. Pour s'assurer de la justesse de cette observation, elle avait cessé de donner de la viande pendant deux semaines, et elle avait vu de suite, la consommation du pain augmenter, sans compter que son monde était moins content, et par conséquent, moins disposé à l'ouvrage. Elle s'était alors remise à leur donner de la viande. Dans les premiers jours, les gens qui considéraient d'abord cela comme un régal, mangeait plus qu'il ne l'auraient fait, s'ils n'avaient pas eu de viande ; mais comme l'estomac ne peut pas supporter longtemps une trop forte alimentation, dès la seconde semaine, on ne mangeait pas plus qu'il ne fallait, et la consommation du pain diminua de nouveau.

Les travailleurs n'étaient plus affamés quand ils rentraient de l'ouvrage, comme l'orsqu'ils ne mangeaient que du pain et des légumes.

Marguerite vit par ces expériences que la nourriture avec de la viande n'était pas beaucoup plus coûteuse que celle au pain et aux légumes ; qu'en mettant de la viande pour faire de la soupe elle épargnait le beurre, et qu'enfin, ses gens étaient plus contents et plus disposés au travail.

A partir du jour où elle fut bien convaincue de la vérité de ses expériences, Marguerite se dédia à don-